

Réflexion sur l'amitié

Autor(en): **Savary, Léon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 12

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570767>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Il n'est pas question d'âge canonique, mais tes vingt-cinq ans à toi sont, en eux-mêmes, le plus joli cadeau du monde.

— Ted chéri!

— Mon petit . . . mon petit . . . moi aussi j'ai pensé à toi, mais auparavant je voudrais te dire quelques mots . . . approche-toi . . . viens plus près . . . là . . . écoute-moi, mon petit . . . Tu m'as donné, tu me donnes, tout ce à quoi je ne croyais déjà plus . . . tout . . . tu m'as appris, avec tes belles dents blanches, tes grands yeux francs et purs d'enfant terrible, tes boutades, tes éclats de rire, tu m'as appris, mon petit bonhomme, que l'on peut dire «Je t'aime» autrement qu'en souriant . . . Je t'aime, Franz, et c'est avec des larmes que je te le dis, des larmes de joie, petit, des larmes de poète . . .

— Comme tout cela est beau, Ted!

— Oui, beau . . . Comme un conte de fées, un conte de Noël . . .

Un conte comme les écoliers en lisent dans les livres multicolores de leur prime enfance; Franz, je . . . je crois qu'il te faut à ton tour, fermer les yeux; donne-moi ta main . . .

Et les deux mains se sont jointes tandis qu'une troisième, dispose deux fines alliances sur deux doigts déliés pour une seconde . . .

— Je t'aime

— Mon amour!

A l'étage au-dessous, quelques voix éraillées chantent «Il est né le divin enfant». Ici, deux garçons pleurent de joie, pleurent d'amour, et leurs larmes se mêlent, dans l'immense ronde humaine, aux chants des uns, aux rires des autres, à tout ce qui vit dans l'immeuble, dans la rue, dans le monde, pour commémorer la venue de celui qui prêcha la bonté sur cette terre . . . Il est né, le divin enfant . . . né de tout cela, né entre deux chansons, peut-être, entre deux pleurs, peut-être . . . Qui sait? —

Mais Ted et Franz savent définitivement ce soir qu'une autre naissance, oh! sans faire-part, celle-ci, sans tumulte également, se célèbre cette nuit.

Le ciel exhibe orgueilleusement ses innombrables étoiles, la fête bat son plein au dehors, mais les bougies elles-mêmes ont une flamme solennelle et grave ce soir chez Ted . . . Elles sont comme timides, respectueuses, prosternées: l'Enfant-Amour est né, un soir de réveillon!

Dan.

Réflexion sur l'amitié

Dans le charmant petit livre «Les Anges Gardiens» (Cahiers Rouges Georg & Cie. S. A. Genève). Léon Savary s'est penché sur les divers aspects de l'amitié. Ses réflexions témoignent d'une connaissance profonde de l'homme et sont caractérisées par une grande simplicité et bonté de cœur. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs, dans ce numéro de Noël, quelques-unes de ces réflexions.

C. W.

Ainsi donc, nos amis nous sont donnés par le destin; nous ne les élisons point; nous les recevons et les acceptons comme l'ange gardien

qui nous suit pas à pas, dont nous ne voyons jamais le visage et que nous ne pouvons appeler par son nom.

Mais cette espèce de *fatum* qui préside à la naissance d'une amitié n'en définit pas la nature et ne nous apprend rien sur son sort. La littérature, en faisant porter sur l'amour presque tout son effort d'observation, n'a pas assez montré combien l'amitié peut être tourmentée, orageuse, à quelles sombres vicissitudes elle est exposée, comment elle peut souffrir de mille maux, comment elle tombe en langueur, dépérit, vient à mourir.

Par opposition à l'amour, en contraste avec lui, on a fait de l'amitié un sentiment paisible, ou plutôt apaisé, et qui est source d'apaisement. L'ami, dans le roman et au théâtre, reçoit les confidences de l'amoureux; il le conseille et le console; il lui suggère une promenade sédative dans les moments d'inquiétude, un voyage pour se changer les idées dans les moments de désespoir. L'ami est là pour rendre un service discret, pour dénouer une intrigue, pour mettre en garde contre un piège, pour entretenir une discussion philosophique, pour apprendre à *son alter ego* que celui-ci est malheureusement cocu, mais qu'au demeurant cela n'a pas l'énorme importance qu'on croit. Dans la littérature, l'ami est un personnage épisodique. C'est le confident de la tragédie classique, il est utile pour amener un dialogue.

Pourtant, lorsqu'au Jugement dernier les peines des hommes seront pesées, avec leurs fautes, dans d'exactes balances, on verra que le nombre est grand des mortels qui ont souffert par l'amitié, depuis les premiers jours du monde, et depuis que David, apprenant la mort de Jonathan, s'écriait:

Montagnes de Gelboé, qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie!
L'angoisse m'accable à cause de toi, Jonathan, mon frère.
Tu faisais toutes mes délices.
Ton amour pour moi était admirable,
Il surpassait l'amour des femmes . . .

Il est des amitiés qui s'étiolent et qui meurent sans que l'on connaisse la raison de ce dépérissement. Ce sont souvent celles qui naquirent dans l'enthousiasme et la fraîcheur de l'âme, qui s'épanouirent avec une allègre promptitude, qui donnèrent l'illusion de la force et de la durée. Tout paraissait s'accorder en leur faveur: sympathie instinctive; parité des goûts, des opinions, des curiosités, des habitudes; même façon de sentir et de penser; aversions communes. L'affection était née; nullement simulée, mais réelle, sincère, agissante. On s'est vu tous les jours, ou presque; on s'est fidèlement écrit durant les absences; on s'est ingénié, de part et d'autre, à être agréable et l'on y a réussi. Ce n'était pas une simple façade: des épreuves décisives l'ont montré. On a échangé de multiples confidences, sans crainte d'être jamais trahi; et, de fait, on n'a pas été trahi. Cela devait et pouvait continuer. Un beau jour, sans motif plausible, cela a cessé.

L'amour est essentiellement animal, tandis que l'amitié est plutôt végétale. La vie des amitiés est semblable à celle des plantes. Un germe porté par le vent et déposé en terre donne l'existence. La jeune pousse se

adresse hors de l'humus natal, grandit, fleurit, et, selon l'espèce, fructifie, s'étend. Elle peut être jacinthe ou rose, capucine au glaïeul, chêne ou roseau, pêcher ou cerisier. Elle peut défier le temps ou se flétrir avant le soir. Rien ne rendra la vie à la fleur qui s'incline vers le sol sur sa tige, puis se dessèche. Aucun soin ne prolongera une amitié qui s'affaisse et se dispose au néant.

On se donne des explications, après coup, parce que l'homme aura toujours besoin de voir clair en lui-même et que, s'il ne voit pas, il invente. On s'adresse des reproches à soi-même, ou bien l'on accuse l'autre. Vanité que tout cela. Nos sentiments sont menacés par la lassitude et il y a une lassitude de l'amitié comme il y en a une de l'amour, comme il y en a une du bonheur. Les pauvres motifs que l'on découvre, une fois l'amitié morte, ni signifient rien, car il n'en est pas un qui, dans d'autres cas, eût suffi à refroidir une amitié simplement moyenne. Ni l'un ni l'autre des deux amis, soudain devenus étrangers, ne peut articuler un grief sérieux. Cependant, l'évidence les accable tous deux: c'est fini.

Peut-être, sans qu'ils en fussent conscients, s'étaient-ils réciproquement trop demandé? Peut-être avaient-ils nourri un sentiment qui les dépassait, car tout homme ne supporte pas, comme le prophète, la brûlure, sur les lèvres, du charbon ardent? Peut-être ont-ils senti le vide se faire en eux-mêmes, et entre eux, parce que ni l'un ni l'autre ne pouvait donner ce qu'il ne possédait pas? Peut-être, et ceci est terrible, se fatigue-t-on d'être aimé? Les hommes révèrent spontanément la justice et la respectent en ceux qui en sont parés. Il n'empêche que les Athéniens furent agacés d'entendre sans cesse Aristide appelé le Juste. Nous sommes faits pour aimer et pour être aimés, mais il arrive que l'amour nous exaspère. Et l'amitié, c'est de l'amour, une forme de l'amour, une forme supérieure et sublimée de l'amour. Il n'est pas sûr que nous puissions supporter très longtemps, ou toujours, ce qui est sublime. La religion de Jésus-Christ est sublime dans son essence; mais il a bien fallu que les hommes la réduisissent à leur mesure. Il ne faut pas leur en vouloir.

Il est aussi des amitiés sans retour. Cela semble étrange, contraire à la définition: qui dit amitié dit sentiment réciproque. Pourtant, deux hommes peuvent s'être liés dans des conditions telles qu'un seul d'entre eux donne quelque chose, l'autre se contentant de recevoir. Le phénomène est moins rare qu'on ne croirait. Il est même si fréquent que les amitiés parfaitement équilibrées, je veux dire celles où les échanges se font selon une stricte égalité, sont l'exception.

Souvent l'un des deux partenaires se laisse aimer et servir; l'autre ne demande rien, ne reçoit presque rien, ou plutôt il savoure insatiablement la joie de se dévouer; ce qui revient à dire qu'en définitive il reçoit beaucoup, mais ne reçoit rien que de lui-même. L'ami à qui il sacrifierait sa vie ne lui sacrifierait pas une promenade en auto. Cela lui est égal. Il ne s'en aperçoit pas, ou s'il s'en aperçoit, car ce n'est pas forcément un naïf, il ne s'en émeut point. De même, dans la «nuit obscure» des mystiques, l'ascète abandonné tient encore le silence effrayant de Dieu pour une preuve de miséricorde et de bonté.

L'ami de cette espèce singulière n'est pas une création de l'esprit; il

existe dans la réalité. Et c'est bien de la réalité qu'il est venu au roman, au théâtre. Souvent, il n'est pas malheureux. Il joue avec satisfaction son rôle dans la comédie humaine. Il se sent prédestiné pour le second plan: le Créateur l'a voulu utilité. Il rappelle ces vieilles parentes qu'on avait à la maison, au temps des familles nombreuses et des spacieux habitacles; ces vieilles parentes qui menaient, en marge de la vie commune, une vie réduite et calme, avec leur tricot et leurs pastilles de guimauve; qui faisaient partie du tableau, sans que rien dépendît jamais de leur vouloir; qui étaient choisies par le destin pour être des témoins muets.

Ainsi ces humbles amis, qui n'attendent rien, n'espèrent rien, partageant des soucis qui ne sont pas leurs, s'enthousiasmant pour des réussites dont ils n'auront pas une miette. Sans doute «on les aime bien»; cela leur suffit. On les aime bien, mais on ne le leur dit guère, on ne le leur montre pas fréquemment. C'est lorsqu'ils meurent qu'on mesure enfin la place qu'ils occupaient. Seulement, en général, ils n'osent pas mourir les premiers, avant l'ami dont ils sont l'ombre. Leur métier, c'est de survivre, après avoir tenu pendant cinquante-six heures la main du moribond, présidé à la toilette funèbre, réglé l'ordre des obsèques, écrit une notice nécrologique pour les journaux. Car l'ami effacé et timide, qui n'écrit pas — c'est l'autre qui écrit — sort de sa réserve à la mort du bien-aimé; il compose une oraison funèbre, et quelquefois, dans sa piété attendrie, il pousse l'audace jusqu'à la publier en brochure.

Celui qui se laisse aimer, sans affection active, se tient lui-même pour un ami irréprochable. Il serait fort surpris si on l'accusait d'égoïsme. Nous croyons facilement qu'on prend plaisir à notre compagnie, que c'est une faveur d'être associé à nos divertissements, à nos tracas. Ne le voit-on pas dans une aveuglante clarté par l'image que nous nous faisons des anges gardiens? Notre ange gardien est présent sans cesse auprès de nous. Il nous assiste dans les opérations les plus nobles comme les plus basses et les plus ridicules de notre vie d'homme. Il a pour mission de suivre tous nos gestes et le cheminement de nos plus intimes pensées. Mais qui d'entre nous s'est jamais demandé si cette maison, confiée à un pur esprit, à l'un de ceux qui «voient Dieu face à face», n'est pas indigne de lui? Et s'il vaut la peine d'être d'une essence supérieure à l'homme pour accepter le dernier des asservissements, pour accomplir une tâche inférieure à celle d'un larbin, d'un flic, d'un esclave?

C'est que nous sommes enclins à penser que notre ange gardien est un privilégié, puisqu'il jouit de l'ineffable bonheur de notre compagnie. Comme nous traitons nos anges, ainsi traitons-nous quelquefois nos amis.

